

Biographie et exégèse avancée de Rousseau :

Biographie par Pancôme Thielemans pour Blast

1) Genève

Jean-Jacques Rousseau naît le 28 juin 1712 à Genève, Confédération suisse. Il meurt le 2 juillet 1778 en France, à Ermenonville, dans le département de l'Oise.

Genève, cité protestante. Didier Rousseau, l'arrière-arrière-arrière-grand-père de Jean-Jacques, avait quitté la ville de Montlhéry, près d'Étampes, au sud de Paris, au XVI^e siècle, lors des premières vagues de persécutions contre les protestants. Le père de Jean-Jacques, Isaac Rousseau, est horloger. Comme le père de celui-ci. Et le père du père de celui-ci. Sa mère, Suzanne Bernard, est elle-même la fille d'un horloger. Il a un grand frère, François, né en 1705.

Suzanne meurt de fièvre puerpérale neuf jours après sa naissance. Quand il est âgé de dix ans, son père fuit dans le pays de Vaud pour échapper à la police genevoise. Rousseau est alors confié à son oncle qui le met en pension chez un pasteur. Le pasteur Lambercier à Bossey, au sud de Genève.

On perd la trace de son frère François. Après un séjour en maison de correction, il part en Allemagne dans la région de Fribourg-en-Brisgau, et disparaît.

Jean-Jacques est placé en apprentissage, d'abord chez un greffier, puis chez un maître graveur. Un certain Abel Ducommun. Abel Ducommun est sévère. Il le bat. Le 14 mars 1728, alors qu'il rentrait d'une promenade à l'extérieur de la ville, Jean-Jacques trouve les portes de Genève fermées. De peur d'être à nouveau battu par Ducommun, il rebrousse chemin et part. Il a quinze ans.



Première rencontre avec Mme de Warens, dessin de Steuben, 1830, Musée historique de Vevey.

Image DR

2) Mme de Warens

Quelques jours plus tard, Jean-Jacques Rousseau est recueilli par un curé catholique de Confignon, l'abbé Benoît de Pontverre, qui le confie à une Vaudoise de Vevey. Mme de Warens,

une ex-protestante de 28 ans convertie au catholicisme, et qui prend soin des nouveaux candidats à la conversion.

*« Je vois un visage pétri de grâces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse, se rappellera Rousseau dans *Les Confessions*. Rien n'échappa au coup d'œil du jeune prosélyte : car je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener au paradis. »*

Jean-Jacques Rousseau devient provisoirement catholique. Il appelle Mme de Warens « Maman ». Mme de Warens l'appelle « mon petit ». Dans *Les Confessions*, il s'attarde sur la description très inquiétante des prêtres qu'il va se coltiner toute sa jeunesse :

« (...) le souvenir des caresses que les curés des environs de Genève font volontiers aux enfants de la ville »

Ainsi que la crapulerie inquiétante des moines, « *la crapule monastique* » :

« Il y avait au séminaire un maudit lazarisite qui m'entreprit et qui me fit prendre en horreur le latin qu'il voulait m'enseigner. Il avait des cheveux plats, gras et noirs, un visage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de sanglier au lieu de barbe ; son sourire était sardonique ; ses membres jouaient comme les poulies d'un mannequin ; j'ai oublié son odieux nom ; mais sa figure effrayante et douceuse m'est bien restée, et j'ai peine à me la rappeler sans frémir. Je crois la rencontrer encore dans les corridors, avançant gracieusement son crasseux bonnet carré pour me faire signe d'entrer dans sa chambre, plus affreuse qu'un cachot. »

Il rencontre aussi quelques catholiques très respectables, ainsi un abbé, M. Gaime, modèle de ce qui sera le « Vicaire savoyard » :

« Il me dit une chose qui m'est souvent revenue à la mémoire, c'est que si chaque homme pouvait lire dans les cœurs de tous les autres, il y aurait plus de gens qui voudraient descendre que de ceux qui voudraient monter. »

Ou Mme de Vercelis, une grande catholique dont il décrit la mort d'une façon très rabelaisienne :

« Je la vie expirer. Sa vie avait été celle d'une femme d'esprit et de sens ; sa mort fut celle d'un sage. Je puis dire qu'elle me rendit la religion catholique aimable par la sérénité d'âme avec laquelle elle en remplit les devoirs sans négligence et sans affectation. Elle était naturellement sérieuse. Sur la fin de sa maladie, elle prit une sorte de gaieté trop égale pour être jouée, et qui

n'était qu'un contrepoids donné par la raison même contre la tristesse de son état. Elle ne garda le lit que les deux derniers jours, et ne cessa de s'entretenir paisiblement avec tout le monde. Enfin, ne parlant plus, et déjà dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. « Bon ! dit-elle en se retournant, femme qui pète n'est pas morte. » Ce furent les derniers mots qu'elle prononça. »

À Annecy, Rousseau étudie la musique. Il donne de premières leçons à Neuchâtel en novembre 1730. En 1731, il se rend à Chambéry, avec Mme de Warens et le valet de celle-ci, un certain Claude Anet, qui est aussi l'amant de cette dernière. Quand il a vingt ans, Mme de Warens décide de faire l'éducation sexuelle du jeune Jean-Jacques.

« Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme et d'une femme que j'adorais, écrit Rousseau dans Les Confessions. Fus-je heureux ? Non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnait le charme. J'étais comme si j'avais commis un inceste. »

Si l'on en croit Rousseau, leur « ménage à trois » fonctionne malgré tout plus ou moins jusqu'au décès de Claude Anet, par pneumonie, en 1734.

« Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme est que tous ceux qui l'aimaient s'aimaient entre eux. La jalousie, la rivalité même cédaient au sentiment dominant qu'elle inspirait, et je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouraient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge, et s'ils trouvent en y pensant quelque autre femme dont ils puissent en dire autant, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie, fut-elle au reste la dernière des catins. »

Jean-Jacques fait alors des allers-retours entre Chambéry et les différents endroits où il travaille comme maître de musique. Lors d'un retour, il trouve auprès de Madame de Warens un nouveau candidat à la conversion, et amant, avec qui cela ne se passe pas bien du tout. Rousseau part, mais cette fois, pour de bon. Il a vingt-huit ans.



Portrait de Denis Diderot, Louis-Michel van Loo, 1767, musée du Louvre.

Image DR

3) Diderot

Il s'arrête d'abord à Lyon en 1740. Puis c'est Paris où il soumet à l'Académie des sciences un nouveau système de notation musicale, prévoyant la suppression de la portée et la remplaçant par un système chiffré sur une seule ligne. Les académiciens ne sont pas convaincus.

À Paris, Jean-Jacques Rousseau rencontre un homme d'un an plus jeune que lui, enthousiaste et énergique, qui devient son grand ami. Un certain Denis Diderot. Fils d'un coutelier de Langres, Denis gagne sa vie en enchaînant les petits boulots. Il enseigne les mathématiques. Il fait également des traductions de l'anglais. Diderot s'est mis en ménage avec une lingère, Anne-Toinette Champion, dite Nanette. Et Rousseau s'éprend lui aussi d'une lingère, Marie-Thérèse Le Vasseur, dite Thérèse, qu'il rencontre alors qu'il loge à l'Hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, en 1745.

Entre 1747 et 1751, naissent cinq enfants que Jean-Jacques Rousseau va placer aux Enfants-Trouvés. Autrement dit : il les confie à l'Assistance publique. Il donnera beaucoup d'explications contradictoires à ce geste, sur lequel il s'étendra longuement dans ses *Confessions*.

Dès la fin du XVIII^e siècle, les voix n'ont pas manqué pour prétendre que cette histoire d'enfants abandonnés a été inventée par Rousseau. Ou que Thérèse a bien eu cinq enfants mais que ceux-ci n'étaient pas de Rousseau. Voire que Thérèse lui aurait fait croire, à l'initiative de sa mère, qu'elle était enceinte, alors qu'elle ne l'était pas, pour qu'il débourse de l'argent. Qu'est-ce qu'il ne faut pas inventer.

La réalité, nous ne la saurons jamais, mais cet abandon de cinq enfants successifs est, hélas, plausible. D'autant plus que, si l'on en croit le *Mercur de France* de l'époque, le nombre d'abandon d'enfants ne cesse d'augmenter entre la fin du XVII^e siècle et le milieu du XVIII^e siècle où il atteint le chiffre de 5000 abandons par an pour la seule ville de Paris. Enfin, en 1772, on atteindra le pic de ce « phénomène », avec 7676 abandons d'enfants pour 18713 naissances : plus de 40% d'enfants abandonnés à Paris.

La raison principale pour laquelle je pense que Jean-Jacques Rousseau et Thérèse Levasseur ont bien eu ces enfants et les ont abandonné aux Enfants-Trouvés, ce n'est pas seulement parce que Rousseau en parlé lui-même dans *Les Confessions*, et qu'il s'est fait un point d'honneur à ne pas mentir. C'est aussi que, dès son roman *L'Émile*, il exprimera indirectement, non seulement la culpabilité de celui qui agit ainsi, mais surtout sa douleur :

« Celui qui ne peut remplir ses devoirs de père n'a point le droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfants, et de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles et néglige

de si saints devoirs qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé. »

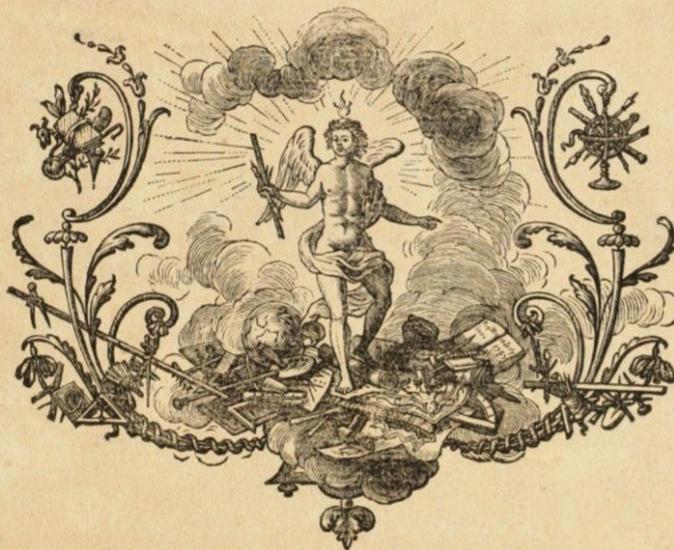
110-570

ENCYCLOPÉDIE,
O U
DICTIONNAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES,
DES ARTS ET DES MÉTIERS,
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Mis en ordre & publié par M. *DIDEROT*, de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse; & quant à la PARTIE MATHÉMATIQUE, par M. *D'ALEMBERT*, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, & de la Société Royale de Londres.

*Tantum series juncturaque pollet,
Tantum de medio sumptis accedit honoris!* HORAT.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { *BRIASSON*, rue Saint Jacques, à la Science.
DAVID l'aîné, rue Saint Jacques, à la Plume d'or.
LE BRETON, Imprimeur ordinaire du Roy, rue de la Harpe.
DURAND, rue Saint Jacques, à Saint Landry, & au Griffon.

M. DCC. LI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



Couverture de L'Encyclopédie.

Image DR

4) L'Encyclopédie

À cette époque, Rousseau veut encore devenir musicien. Son ami Diderot va l'inviter à rédiger les articles sur la Musique de *L'Encyclopédie*. Une publication qu'il coordonne avec un mathématicien et physicien nommé Jean d'Alembert.

D'Alembert, Diderot l'a rencontré alors qu'il cherchait quelqu'un pour superviser ses traductions des articles scientifiques d'une encyclopédie anglaise. Mais le projet de traduction s'est considérablement transformé. Et les deux compères ont décidé de se lancer dans ce projet tentaculaire qu'ils appellent *L'Encyclopédie*. Dix-sept volumes de textes. Onze volumes d'illustrations. Cinq volumes de supplément. Soit soixante-douze mille entrées nécessitant les efforts de cent quarante collaborateurs et que Diderot et d'Alembert coordonneront et publieront sur plus de vingt ans, de 1751 à 1772.

L'objectif : dresser un bilan complet des acquisitions de la science. Et un tableau des progrès de la pensée des hommes qui puisse officier comme une arme politique. Un cheval de Troie de la « philosophie des Lumières ».

Par « Lumières » il faut entendre « lumière de la raison ». Cela fait deux siècles au moins que les découvertes scientifiques ont changé l'image que les hommes se font du monde et, bien que je sois conscient qu'il est absolument impossible de vous résumer cette « philosophie des Lumières » en quelques phrases, dans les grandes lignes, cela donne ça. Il y a un conflit entre les conséquences philosophiques de la pensée scientifique et la pensée religieuse. Sans blague.

Les Lumières s'inscrivent à l'intérieur de ce conflit et, en gros, prennent le parti de la pensée « scientifique », rationnelle, contre la pensée « religieuse », synonyme pour eux d'intolérance et donc source de divisions entre les hommes, de malheurs et de guerres.

Il faut ajouter que Diderot a changé depuis que Rousseau l'a rencontré. De sceptique, il est devenu matérialiste et athée. Dans un nouveau texte, la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, il développe la thèse que nos idées dépendent de notre corps et que la nature et la matière se transforment par elles-mêmes, sans l'aide d'un créateur.

Nous sommes en juillet 1749. Louis XV gouverne seul depuis 1743. À la suite de la fin sans gloire de la guerre de Succession d'Autriche, la levée de nouveaux impôts, le mode de vie dispendieux du roi et de sa maîtresse Mme de Pompadour et le développement d'une nouvelle famine dans les campagnes, le gouvernement a décidé de durcir sa politique intérieure. Louis XV joue alors la carte pourrie de la défense du catholicisme d'État. On met en prison quantité de savants et de professeurs accusés d'avoir écrit contre la religion.

Diderot est emprisonné à Vincennes. Rousseau va aller le voir tous les deux jours. C'est lors d'une de ses visites que Rousseau apprend dans le *Mercur de France* que l'Académie de Dijon a lancé un concours sur la question : « *Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs ?* »

L'idée de répondre à cette question provoque chez Rousseau ce qu'on a appelé « *l'illumination de Vincennes* ». Il découvre l'émotion particulière de voir des idées se présenter à lui, et le trouble que cette émotion peut provoquer.

« *Une violente palpitation m'opresse, soulève ma poitrine, écrira Jean-Jacques Rousseau dans une lettre à Malesherbes. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation qu'en me relevant j'aperçois tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes sans avoir senti que j'en répandais. Oh ! Monsieur, si j'avais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les contradictions du système social, avec quelle force j'aurais exposé tous les abus de nos institutions, avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement et que c'est par ces institutions seules que les hommes deviennent méchants !* »

DISCOURS
QUI A REMPORTE LE PRIX
A L'ACADEMIE
DE DIJON.

En l'année 1750.

Sur cette Question proposée par la même Académie :
*Si le rétablissement des Sciences & des Arts a
contribué à épurer les mœurs.*

PAR UN CITOYEN DE GENÈVE.

Barbarus ~~quod~~ *quia non intelligor illis, Ovid.*

D^{III} N^o 991.



A GENEVE;

Chez BAILLET & fils

Couverture du Discours sur les sciences et les arts.

Image DR

5) Discours sur les sciences et les arts

Le résultat sera le *Discours sur les sciences et les arts*. Pour son premier grand texte, Rousseau obtient le premier prix de l'académie de Dijon en juillet 1750. L'ouvrage est ensuite publié et Jean-Jacques Rousseau devient immédiatement célèbre. Il a alors 39 ans. L'écriture est une vocation tardive pour Rousseau. Si l'on peut parler de vocation. C'est plutôt une mission. Une mission, mais aussi une malédiction :

« *Je le fis, écrira-t-il dans Les Confessions, et, dès cet instant, je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement.* »

Tu m'étonnes. Dans ce discours, Rousseau s'attaque, chez les gens cultivés, à ce qui justifie leur statut social. En termes d'aujourd'hui, à leur fameuse culture pseudo-progressiste :

« *La première source du mal est l'inégalité ; de l'inégalité sont venues les richesses. Des richesses sont nés le luxe et l'oisiveté ; du luxe sont venus les beaux-arts et de l'oisiveté les sciences.* »

Rousseau est là aux antipodes de la pensée de ses amis de *L'Encyclopédie*. Ou de leurs soutiens, généralement des gens fortunés qui se piquent de philosophie et de science, mais qui ne tiennent pas à ce qu'on leur rappelle leurs privilèges.

Alors que Diderot, fraîchement rentré de prison, écrit, dans le prospectus qui lance la souscription de *L'Encyclopédie* à paraître, que les sciences et techniques contribuent au bonheur, Rousseau se distingue profondément de cette vision du « progrès ».

Ce n'est pas tout. On sort à peine du « siècle de Louis XIV » où tous les artistes et écrivains ont été mis sous tutelle et contraints à des courbettes de domestiques. La plupart de ses confrères, artistes comme penseurs, essaie de se mettre dans la poche les grands de ce monde pour obtenir aide et protection. Comment ne pas voir la dimension provocatrice de Rousseau quand il écrit :

« *Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple et dans des temps où les savants devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton ; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté ?* »

Comment respecter des sciences et des arts qui ne servent pas à libérer l'homme mais à les illusionner sur les qualités de sa prison ? Comment respecter une science et un art qui ne soient pas, en un mot (même si ce n'est pas celui de Rousseau) *révolutionnaires* ?

« Tandis que le gouvernement et les lois pourvoient à la sûreté et au bien-être des hommes assemblés, les sciences et les arts, moins despotiques et plus puissants peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils semblaient être nés, leur font aimer leur esclavage et en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes ; les sciences et les arts les affermis. »

Plus de quarante réfutations sont publiées en deux ans. Parmi lesquelles celles de pas moins de *deux monarques* : Stanislas Lezcyński, l'ex-roi de Pologne et beau-père de Louis XV, désormais duc de Lorraine, et le roi de Prusse, Frédéric II, fan de littérature et de philosophie française, qui correspond avec Voltaire depuis 1736. À un certain Charles Borde qui lui oppose une espèce de proto-théorie du ruissèlement, à savoir que le luxe serait nécessaire parce qu'il nourrirait les pauvres qui auraient alors la chance de travailler pour les riches (OK Macron), Rousseau répond sèchement :

« Le luxe nourrit cent pauvres dans les villes, et en fait périr cent mille dans nos campagnes. »

Voltaire, superstar des Lumières et grande admiration du jeune Rousseau, de dix-huit ans de son aîné, en est encore au point où il peut se permettre de l'ignorer. Au duc d'Uzès qui lui demande son avis sur ce « Discours » dont tout le monde parle, Voltaire répond qu'il n'a pas lu le texte de Rousseau, mais enfin, ce qu'il en entend ne lui plaît pas du tout.

« Il me paraît même très indécent, écrit Voltaire, qu'une Académie ait paru douter si les belles lettres ont épuré les mœurs. »

Rousseau provoque une antipathie quasi instinctive chez les gens installés pour au moins deux raisons. Tout d'abord, c'est un *autodidacte*. Il a beaucoup lu. Mais ce n'est ni un érudit ni un professeur. Il est sans diplôme. Et son rapport à l'Histoire n'est pas neutre, mais passionné. Ainsi qu'il l'écrira dans son *Histoire de Lacédémone* :

« Je me soucie fort peu qu'on me reproche d'avoir manqué de cette froideur grave recommandée aux historiens (...) comme si la principale utilité de l'histoire n'était pas de faire aimer avec ardeur tous ses gens de bien et détester les méchants. »

Ensuite, c'est un adversaire déclaré de la politique inégalitaire et de l'autosatisfaction de cette pseudo-élite contente d'elle-même qui annonce, sur bien des points, la « bourgeoisie de gauche » de notre époque.

Rousseau doit se fader des paquets de pseudo-réfutations plus débiles, médiocres, corporatistes ou classistes les unes que les autres – ainsi dans sa réponse à un académicien de Dijon qui publie en fanfare une « nouvelle réfutation » de Rousseau. On dirait un débile inscrit sur Twitter qui publie très fièrement son thread à dérouler, et attend ses petits likes.

« J'ai parcouru la nouvelle réfutation, écrit Rousseau, car c'en est encore une, et je ne sais pas quelle fatalité les écrits de mes adversaires qui portent ce titre si décisif, sont toujours ceux où je suis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue, cette réfutation, sans avoir le moindre regret à la résolution que j'ai prise de ne plus répondre à personne. »

Et Rousseau, comme un internaute qui dit toujours qu'il ne va pas répondre aux commentaires, répond quand même. Pire, à mesure qu'il précise sa pensée, il la « radicalise » :

« (...) Avant qu'il y n'eût des hommes assez abominables pour oser avoir du superflu pendant que d'autres meurent de faim ; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux et traîtres ; je voudrais bien qu'on m'expliquât en quoi pouvaient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. »

On voit déjà apparaître les prochaines étapes de sa pensée.



Portrait en pied de Mme de Pompadour, Maurice-Quentin de la Tour, XVIIIe siècle, musée du Louvre.

Image DR

6) Rousseau fuit Louis XV et Mme de Pompadour

On n'en est pas encore là. Le 18 octobre 1752, *Le Devin du village*, un petit opéra écrit par Rousseau, est représenté devant Louis XV et sa maîtresse, Mme de Pompadour, à Fontainebleau. Rousseau fuit avant sa présentation au roi qui voulait lui accorder une pension. Scandale. Diderot l'engueule et lui dit que c'est un acte inconséquent.

C'est que ce n'est pas du tout la stratégie des philosophes des Lumières, pour qui il s'agit de se mettre les grands-hommes dans la poche et les intéresser à leurs idées progressistes. Pas de les envoyer bouler.

En quoi ceux qui diront, avec un « anachronisme » réjouissant, que le génie de Rousseau est « *dialectique* » ont raison. Rousseau s'oppose alors simultanément au pouvoir déclinant de l'Église et de l'aristocratie et au pouvoir montant de la bourgeoisie éclairée, incarnée par *L'Encyclopédie*. Il ne s'y oppose pas au nom d'un passé qui ne reviendra pas mais d'un possible que le présent ne connaît pas encore.

D'abord que les Officiers, à appeler leurs Concitoyens ^{esclaves} leurs ~~esclaves~~, à les compter, comme du détail au nombre des choses qui leur appartenoient. ^{et à}
 Les ~~vieilles Phrases~~ ^{s'appeller eux mêmes égaux aux Dieux et Rois des Rois.}
~~des maximes d'Etat furent conservées pour servir d'écrites aux Edits Publics,~~
 mais celles qui plaçaient l'Etat dans la personne du ^{Maître} ~~Prince~~, et qui sacrifiaient ^{tout} le Peuple à ses moindres intérêts furent les seules admises dans les Conseils.

Si nous suivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions, nous trouverons que ^{l'établissement} ~~l'origine~~ de la Loy et du droit de propriété fut son premier terme, l'institution de la Magistrature le second, que le troisième ^{fondement} ~~terme~~ fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire, ensuite que l'état de riche et de pauvre fut autorisé par la première époque, celui de puissant et de foible par la seconde, et par la troisième celui de maître et d'esclave qui est le dernier degré de l'inégalité, et le terme au quel aboutissent enfin tous les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout à fait le Gouvernement, ou le rapprochent de l'institution légitime. #

Pour comprendre la nécessité de ce progrès, il faut moins considérer les motifs de l'établissement du Corps politique que la forme qu'il prend dans son exécution, et les abus inévitables qu'il entraîne après lui. Qu'y a-t-il de meilleur que les Loix pour assujettir tous les particuliers aux mêmes devoirs mutuels, et défendre les foibles contre la violence des ambitieux? mais qui ne voit avec quelle facilité ceux cy tirant avantage des précautions mêmes que l'on prend contre eux profitent de toute la faveur des Loix dont ils bravent l'autorité, et se servent en écrasant le ^{foible} ~~Peuple~~, pour lui oster le droit de se défendre? Qu'y a-t-il de plus utile que des Magistrats équitables et attentifs qui veillent à la sûreté des ^{Citoyens} ~~particuliers~~, et les garantissent de l'oppression? Mais comment empêcher ^{que ces magistrats ne} ~~qu'ils ne~~ deviennent oppresseurs eux mêmes, et n'abusent du pouvoir qu'on leur confie, plus que n'en abuseroient peut-être ceux qu'ils empêchent de l'usurper? Qu'y a-t-il enfin de plus nécessaire à l'Etat qu'un Chef intépide et prudent, toujours prompt à pénétrer les projets des voisins suspects, et à faire tête à l'ennemi déclaré? mais si ce Chef préférant son intérêt au nôtre est lent de nous

Juvén. sat. 6. # — Quis custodiet ipsos Custodes



Image DR

7) Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes

En novembre 1753, le *Mercure de France* annonce un nouveau concours de l'académie de Dijon. Cette fois la question est : « *Quelle est la source de l'inégalité parmi les hommes ; et si elle est autorisée par la loi naturelle.* » Et Rousseau décide de répondre par un deuxième discours : le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Il n'aura pas le prix cette fois. Il ne faut pas exagérer.

« L'homme sauvage, écrit Rousseau, ne respire que le repos et la liberté, il ne veut que vivre et rester oisif. Au contraire le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse (...) Il fait sa cour aux grands qu'il hait et aux riches qu'il méprise ; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir ; il se vante orgueilleusement de sa bassesse et de leur protection et, fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager (...) Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eut point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne. »

Encore une fois, son « Discours » produit une énorme polémique. Cette fois, Voltaire monte au créneau. Il lui écrit :

« J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain (...) On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. »

Ça va. Ça reste léger. Quand, cinq ans plus tard, Voltaire l'étudiera un peu plus en profondeur, il griffonnera sur son exemplaire :

« Voilà la philosophie d'un gueux qui voudrait que les riches fussent volés par les pauvres. »

Belle mentalité.



Portrait de Mme d'Épinay, Jean-Etienne Liotard, 1759, musée d'Art et d'Histoire de Genève.

Image DR

8) Madame d'Épinay

Parmi les riches défenseurs de L'Encyclopédie et fans de philosophie des Lumières, Rousseau rencontre une certaine Madame d'Épinay. Alors qu'ils se promènent dans le parc du château de cette dernière, Rousseau voit une bicoque qui touche la forêt de Montmorency. Une bicoque qu'on appelle L'Ermitage. Cette bicoque lui plaît beaucoup. Madame d'Épinay décide de la remettre à neuf et d'en offrir l'asile à Rousseau. Et Rousseau accepte.

Il s'installe à l'Ermitage avec Thérèse et sa mère le 9 avril 1756. Rousseau accepte l'offre de Madame d'Épinay, mais pas plus. Alors qu'elle propose de lui prêter les services de son jardinier, il tient à payer celui-ci lui-même. Il ne veut pas devenir l'obligé de Madame d'Épinay.

Mais, malheureux : simplement vivre dans une maison que cette dame t'a prêtée, c'est déjà être son obligé.

La tentation de la vie tranquille à la campagne était trop grande. Rousseau aime profondément la solitude. Parce qu'il aime la liberté de jouir de son temps comme il l'entend. Comme il l'écrira dans une lettre à Malesherbes :

« Un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire, sont pour moi des supplices (...) En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. »

Rousseau est alors en train de changer de vie. A 44 ans, il a adopté une tenue vestimentaire simple et commencé un roman d'amour, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*. Et il décide de gagner sa vie en exerçant le métier de copiste de partitions musicales. Non seulement il veut être indépendant économiquement, mais il a remarqué qu'une des conditions du bonheur est d'avoir une activité qui ne soit pas uniquement intellectuelle :

« Selon moi, écrira Rousseau dans Les Confessions, le désœuvrement n'est pas moins le fléau de la société que celui de la solitude. Rien ne rétrécit plus l'esprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tracasseries, de mensonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la nécessité de babiller continuellement. »

Avant tout, Rousseau aime *jouir*. Il aime jouir d'un bonheur qui est toujours *simple* :

« Aucun de mes goûts dominants ne consiste en choses qui s'achètent. Il ne me faut que des plaisirs purs, et l'argent les empoisonne tous (...) Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage, du pain bis et du vin passable, on est toujours sûr de me bien régaler. »

Il aime jouir, et non avoir, et il ne confond pas les deux :

« C'est assez pour moi de la jouissance, et il y a longtemps que j'ai dit et senti que le propriétaire et le possesseur sont souvent deux personnes très différentes, même en laissant à part les maris et les amants. »

S'emmerder dans le monde, non merci :

« Il faut que je reste là cloué sur une chaise ou debout, planté comme un piquet, sans remuer ni pied ni patte, n'osant ni courir, ni sauter, ni chanter, ni crier, ni gesticuler quand j'en ai envie, n'osant pas même rêver, ayant à la fois tout l'ennui de l'oisiveté et tout le tourment de la contrainte ; obligé d'être attentif à toutes les sottises qui se disent, et à tous les compliments qui se font, et de fatiguer incessamment ma minerve, pour ne pas manquer de placer à mon tour mon rébus et mon mensonge. »



Portrait de Jean d'Alembert, Maurice-Quentin de la Tour, XVIIIe siècle.

Image DR

9) Théâtres

Mais ce changement de vie n'est pas du tout dans le goût de ses copains. En 1757, Diderot envoie à Rousseau une pièce de théâtre, *Le Fils naturel*, dans lequel un personnage prononce la phrase :

« L'homme de bien est dans la société (...) il n'y a que le méchant qui soit seul. »

Rousseau, qui est parti vivre à la campagne, le prend pour une attaque personnelle. À tort ou à raison ? Bonne question. C'est à partir de cet instant que deux routes se séparent. Celle de ceux qui considèrent que Rousseau a été un paranoïaque, inventant sans cesse des complots contre lui. Et celle de ceux qui pensent qu'il y a bien eu, chez ceux qui se prétendaient alors ses amis, une volonté de lui nuire. Ceux qui considèrent que Rousseau était fou. Ceux qui pensent qu'on l'a rendu fou.

Dans tous les cas, ses relations avec ses contemporains ne vont pas s'arranger. En 1757, d'Alembert publie dans *L'Encyclopédie* un article nommé « Genève » dans lequel il reproche à la ville natale de Rousseau l'interdiction des spectacles :

« Ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes, écrit d'Alembert, mais on craint, dit-on, le goût de parure, de dissipation et de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse (...) Or, ne serait-il pas possible de remédier à cet inconvénient, par des lois sévères et bien exécutées sur la conduite des comédiens ? Genève aurait des spectacles et des mœurs, et jouirait de l'avantage des uns et des autres. »

Pas convaincu, Rousseau répond en 1758 par une *Lettre sur les spectacles* dans laquelle il questionne, non seulement l'immoralité supposée des comédiens, mais surtout le fait social du théâtre. Pourquoi est-ce que Rousseau attaque le théâtre ? Parce qu'il le perçoit comme participant à l'aliénation du peuple. Pour Rousseau, c'est le principe de représentation en lui-même qu'on doit interroger. La séparation de la salle et de la scène. Et la séparation, entre eux, des spectateurs :

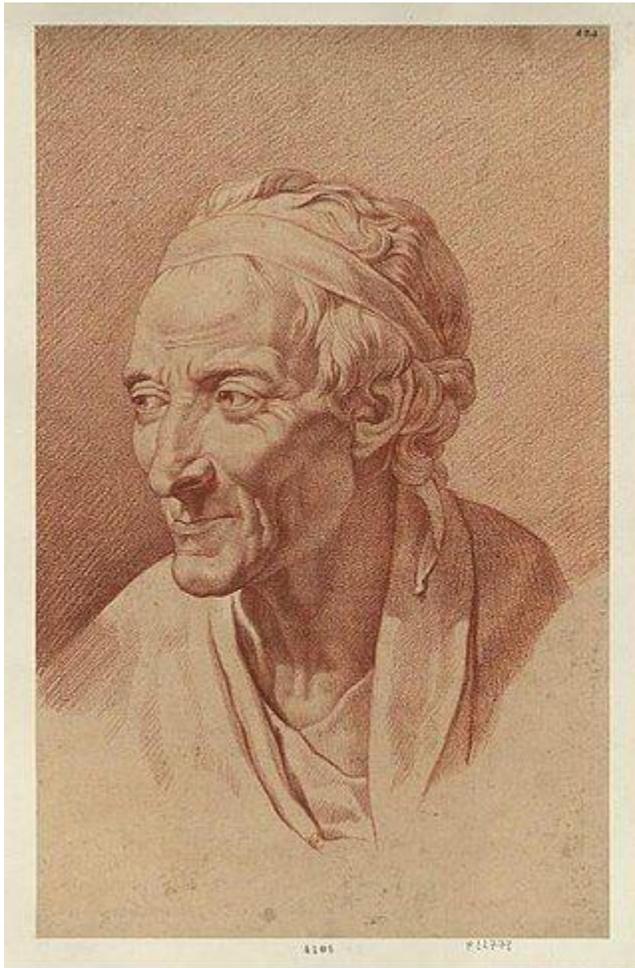
« L'on croit s'assembler au spectacle, et c'est là que chacun s'isole. »

Rousseau, qui ne sait peut-être pas qu'il rejoint ici l'éthique carnavalesque, lui oppose la fête :

« Ne faut-il donc aucun spectacle dans une République ? Au contraire, il en faut beaucoup ! Mais quels seront enfin les objets de ces spectacles ? Qu'y montrera-t-on ? Rien, si l'on veut. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête. Faites-mieux encore : donnez les spectateurs en spectacle, rendez-les acteurs

eux-mêmes ; faites que chacun se voit et s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis. »

Il est très probable que c'est cette Lettre qui fera de Rousseau un ennemi définitif aux yeux de Voltaire. Voltaire fait alors des pieds et des mains pour que la comédie soit autorisée à Genève. Il se fait une fierté de son théâtre, qu'il a fait construire à la frontière, à Ferney, où l'élite de la société assiste à la représentation de ses pièces. Des pièces complètement nulles, certes, même aux yeux de ses adorateurs posthumes, mais qui faisaient alors, non seulement sa fierté, mais, plus étrangement, l'admiration de ses contemporains. Dont le jeune Rousseau lui-même.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Buste de Voltaire par Hudon, dessin non-identifié, 1791, BNF.

Image DR

10) Voltaire

Parce que Voltaire a été admiré par le jeune Rousseau. Oui. Beaucoup. Et le jeune Voltaire a pu apparaître comme un provocateur lui-même. Un esprit séditionnaire. Il a même fait de la prison.

C'était quarante ans plus tôt, en 1717, pendant la Régence. De son vrai nom François-Marie Arouet, Monsieur de Voltaire, ou plus simplement Voltaire, n'a alors que 23 ans, et Louis XV sept, d'où : Régence. Le régent est l'oncle de Louis XV, Philippe d'Orléans. Voltaire écrit une composition latine, *Regnante Puero*, accusant le régent de relations incestueuses avec sa fille. Un texte anonyme, dont il a admis être l'auteur à des gus qu'ils croyaient être ses amis et qui étaient des indicateurs de police. Et puis plus tard, Voltaire a dû s'exiler, en Angleterre d'abord, et finalement près de Genève, à la frontière du royaume de France, Ferney.

Mais c'est vraiment l'anti-Rousseau, à plusieurs titres. D'abord, Voltaire est un homme de lettres. Il voulait être admiré comme écrivain. A 25 ans, il est devenu célèbre avec une tragédie, *Œdipe*, extrêmement médiocre. Et ce n'est pas seulement un théâtral super-merdique. C'est aussi un poète épique nullissime, en alexandrins. Mais à l'époque, il fait illusion. Tout le monde le respecte, et même l'admire pour des vers de mirliton qui aujourd'hui nous affligent. Ainsi Diderot, dans *Le Neveu de Rameau* :

« Un poète, c'est de Voltaire ; et puis qui encore ? De Voltaire ; et le troisième, de Voltaire ; et le quatrième, de Voltaire. »

On leur a lavé le cerveau. Ses meilleurs textes, qui raillent l'intolérance religieuse, il les a publiés sous couvert d'anonymat. Tout le contraire de Rousseau qui se fait un point d'honneur de s'exposer toujours directement, quitte à se mettre concrètement en danger.

Et Voltaire est très opposé aux idées démocratiques que défend Rousseau. Il déteste ce qu'il appelle « *la populace* » et ne conçoit l'avenir de ses idées, hostiles au pouvoir religieux, qu'avec l'aide des puissants. En 1745, il écrit un poème à la gloire militaire de Louis XV : *Le Poème de Fontenoy*. Tellement grotesque que les parodies pleuvent et Mme de Pompadour le console en lui disant :

« C'est le sort des grands hommes d'être enviés. »

C'était ça, Voltaire. Comme BHL aujourd'hui : si on se fout de sa gueule, c'est parce qu'on est jaloux. Il va même trop loin dans la flatterie, avec *Le Temple de la Gloire*, où il compare Louis XV à l'empereur Trajan, « *joignant les plus grandes vertus aux plus grands exploits* ». Tellement lourdingue que Louis XV lui-même est gêné. S'il tape sur Jeanne d'Arc avec acharnement dans *La Pucelle*, sans doute parce que c'était une femme du peuple, il nous a pondus un poème épique nul à pleurer à la gloire d'Henri IV, *La Henriade*. Pire que Bayrou. Pour ne rien dire de son livre de fanboy ridicule : *Le Siècle de Louis XIV*.

Et puis Voltaire aime l'argent. Il est extrêmement riche. Un des hommes les plus riches de son temps. À l'âge de 55 ans, on estime qu'il gagnait, par an, 80 000 francs en revenus, ce qui équivaldrait, peu ou prou, à 600 000 euros d'aujourd'hui. Et 45 000 francs en investissements passifs cachés dans le monde entier, soit plus de 300 000 euros. Oui : presque un million d'euros par an.

Voltaire ne s'est pas enrichi grâce à ses livres, ou ses pièces de théâtre, mais par des placements. On a dit que Voltaire s'était enrichi par la traite négrière. Cela n'a jamais été prouvé. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il a gagné de l'argent par la spéculation sur des compagnies qui pratiquaient la traite négrière, comme la Compagnie des Indes. Et par la spéculation sur les fournitures militaires. Ce n'est pas tellement mieux. Et, malgré des pages dénonçant les violences des esclavagistes ou applaudissant la libération des esclaves par les Quakers, par exemple, Voltaire a pu écrire dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations* :

« Nous n'achetons des esclaves domestiques que chez les Nègres ; on nous reproche ce commerce. Un peuple qui trafique de ses enfants est encore plus condamnable que l'acheteur. Ce négoce démontre notre supériorité ; celui qui se donne un maître était né pour en avoir. »

Charmant.



Portrait de Rousseau, Allan Ramsay, 1766, Galeries nationales d'Ecosse.

Image DR

11) Rousseau quitte l'Ermitage

Revenons à Rousseau. Alors qu'il est à L'Ermitage et qu'il écrit *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, un roman d'amour épistolaire, Rousseau va en vivre un, de roman d'amour, à l'image de sa fiction. Il rencontre la cousine de Mme d'Épinay, Mme d'Houdetot, qui est alors la maîtresse d'un collaborateur de *L'Encyclopédie*, Saint-Lambert. Rousseau, qui n'ignore pas l'influence de son roman sur sa propre psyché, en tombe éperdument amoureux.

« *Je vis ma Julie en Mme d'Houdetot.* »

C'est un amour non-réciproque, un amour né de la chimère, et Mme d'Houdetot restera fidèle à son amant.

Pourtant pendant plusieurs jours, semaines, mois, Jean-Jacques Rousseau et Sophie d'Houdetot, elle amoureuse de Saint-Lambert et lui amoureuse d'elle, se retrouvent et s'émeuvent ensemble. Mme d'Épinay est un peu vexée de voir sa cousine sollicitée alors que ses visites sont si souvent reportées à la demande de l'« ours » qu'est Rousseau. On connaît mal la personnalité de Sophie d'Houdetot, mais une présentation vacharde de sa cousine aide du moins à entrapercevoir sa personnalité à travers une liste de traits de caractère que Mme d'Épinay jugeait insupportables :

« De n'être jamais prête à l'heure donnée ; d'attendre qu'on soit au dessert pour commencer son dîner ; de prendre successivement de chaque plat sans manger aucun ; d'avoir souvent l'air désœuvrée, surtout quand son amant est absent ; de laisser traîner tout ce qui lui appartient ; d'oublier sans cesse où elle est et ce qu'elle a à faire. »

Elle a l'air plutôt sympathique, non ? Entre Rousseau et ses copains, tout va dégénérer à partir d'une histoire particulièrement stupide mais très représentative. Édifiante même. Madame d'Épinay va vouloir aller voir un médecin célèbre à Genève : un certain Tronchin. Et elle va vouloir que Rousseau l'accompagne. Il va refuser. Et Diderot va essayer de le convaincre de faire le voyage. Après tout, Rousseau est l'invité de Madame d'Épinay à L'Ermitage. Il peut bien faire un petit effort. Mais Rousseau se défend, fait des histoires et énerve tout le monde. Au point qu'en décembre, Madame d'Épinay le chasse de l'Hermitage.

« Pour Jean-Jacques, écrit Voltaire à Madame d'Épinay le 19 février 1761, ce n'est qu'un misérable qui abandonné ses amis, et qui mérite d'être abandonné de tout le monde. C'est dommage, car il était né avec quelques demi-talents, et il aurait eu peut-être un talent tout entier, s'il avait été docile et honnête. »

S'il n'avait pas critiqué le théâtre, surtout, non ?

Bref. Rousseau, sa femme et sa belle-mère, vont s'installer dans la maison de Mont-Louis à Montmorency. Une maison que Rousseau va louer et dans laquelle il va mettre des meubles de fortune. À partir de ce moment, même s'il n'a pas beaucoup d'argent, plus question pour Rousseau de dépendre financièrement de qui que ce soit. Il refuse les dons. Ainsi à un certain Deluc inquiet de sa situation, il répond :

« Ouvrez votre cœur et fermez votre bourse, voilà les amis qu'il me faut. »

Rousseau achève son roman d'amour. Il le publie et c'est un immense succès. Tout le monde lit *Julie ou La Nouvelle Héloïse*. Absolument tout le monde. Ses adversaires sont fumasses. Surtout Voltaire, qui va piaffer, non seulement contre le livre, mais surtout contre son succès :

« *Une des infâmies de ce siècle est d'avoir applaudi quelque temps à ce monstrueux ouvrage* » écrit-il à Mme du Deffand.

Sous un nom d'emprunt, celui de son ami le marquis de Ximenes, Voltaire va alors publier quatre *Lettres sur la Nouvelle Héloïse*. Et il les fait circuler en en félicitant son ami :

« *M. le marquis de Ximenès a daigné s'abaisser à couvrir de ridicule son ennuyeux et impertinent roman* » écrit-il à d'Alembert le 20 avril 1761.

Le procédé est à chier mais surtout les arguments de Voltaire contre le roman sont tellement nuls qu'ils gênent jusqu'à ses plus fervents admirateurs. « *Cela n'est pas digne de vous* » lui dit d'Alembert. C'est se faire beaucoup d'illusions sur ce qui est digne ou pas de Voltaire. On va y venir.



J. M. Moreau Le jeune 1774.

Dessin à la plume pour l'Émile, Jean-Michel Moreau, 1777.

Image DR

12) *Émile et le Contrat Social*

Puis Rousseau écrit successivement *L'Émile*, un roman-essai sur l'éducation, et *Du contrat social*, qui paraissent tous deux en 1762. Ils vont faire du bruit. Beaucoup de bruit.

L'Émile, tout d'abord. C'est un traité d'éducation qui part de l'idée que les « premiers mouvements de la nature sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. » L'éducation dont il est question dans le livre sera négative. L'enjeu est d'éviter de trop instruire un enfant, donc de pervertir sa nature :

« Non point enseigner la vertu ni la vérité, mais garantir le cœur du vice et l'esprit de l'erreur (...) Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir. »

Il faut apprendre à Émile à ne pas dédaigner les humbles. Ne pas se croire au-dessus du peuple :

« C'est le peuple qui compose le genre humain ; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose que ce n'est pas la peine de le compter. »

Et surtout ne pas croire qu'on peut juger des actes d'un homme indépendamment de ses origines sociales :

« Il faut étudier la société par les hommes, et les hommes par la société ; ceux qui voudront traiter séparément la politique et la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. »

En quoi Rousseau est si nouveau. Un lecteur qui le comprendra très bien est Gilles Deleuze, dans un article de 1962 pour *Arts* où il compare Rousseau à Kafka :

« La société nous met constamment dans des situations où nous avons intérêt à être méchants. Par vanité, nous aimerions croire que nous sommes méchants naturellement. Mais, en vérité, c'est bien pis : nous devenons méchants sans le savoir, sans même nous en rendre compte. »

Plus étrange, il y a quelques lignes dans *L'Émile* qui semblent annoncer la Révolution :

« Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtemps à durer (...) Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. »

L'Émile contient également une sorte d'écrit intercalé au milieu du livre, qui est un long exposé des idées religieuses de Rousseau. C'est la *Profession de Foi du Vicaire Savoyard*. Dans celui-ci, Rousseau rejette les dogmes du péché originel et de l'éternité de l'enfer :

« C'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice et d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités, les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie ? Il est dès celle-ci dans le cœur des méchants. »

Cependant, il affirme l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Et il fait l'éloge de la parole de Jésus et de l'Évangile, qu'il considère comme divin :

« Voyez les livres des philosophes, avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là. Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ? »

Mais il en recommande la lecture indépendamment de toute inscription religieuse :

« C'est avoir une vanité bien folle de s'imaginer que Dieu prenne un si grand intérêt à la forme de l'habit du prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel, et à toutes ses genuflexions. »

À l'archevêque de Paris qui condamne par mandement les idées religieuses contenues dans *L'Émile*, Rousseau répond par une lettre extraordinaire, qui déplaira autant aux Protestants de Genève qu'aux Catholiques de France :

« Monseigneur, je suis Chrétien, et sincèrement Chrétien (...) non comme un disciple des Prêtres, mais comme un disciple de Jésus-Christ. »

Jean-Jacques Rousseau est un authentique porte-parole des Sans Roi. Le premier depuis ceux que les chrétiens ont appelé « Cathares ».

Le deuxième livre publié en 1762, *Du contrat social*, vise à fonder autrement à la fois le droit politique et l'État. Rousseau y parle de contrat pour souligner le fait que le pouvoir légitime pour gouverner ne peut se fonder ni sur un titre divin ni sur un droit naturel mais sur le consentement des gouvernés. Un consentement ratifié ou autorisé :

« Toute loi que le peuple en personne n'a pas ratifiée est nulle ; ce n'est point une loi. »

Oui. Avec le *Contrat social*, Rousseau affirme la souveraineté du peuple et la nécessité de la démocratie. Une démocratie directe. Se contenter de voter pour un représentant, c'est disposer d'une souveraineté qui n'est qu'intermittente :

« *Les députés du peuple ne sont donc ni ne peuvent être ses représentants, ils ne sont que ses commissaires ; ils ne peuvent rien conclure définitivement.* »

Rousseau développe également dans le *Contrat social* un concept central de sa philosophie, souvent caricaturé ou mal compris : celui de Vertu. Ce que Rousseau appelle Vertu consiste dans l'effort de conformité entre la volonté particulière et la volonté générale. Pour Rousseau, la volonté générale tend toujours vers le bien commun. La corruption apparaît lorsque les intérêts particuliers se réunissent contre l'intérêt général. Rousseau dit dans le *Contrat social* que :

« (...) *La volonté générale est toujours droite et tend toujours à l'utilité publique ; mais il ne s'ensuit pas que les délibérations du peuple aient toujours la même rectitude (...) Rien n'est plus dangereux que l'influence des intérêts privés dans les affaires publiques.* »

À plusieurs reprises, Simone Weil fera l'éloge de Rousseau, qu'elle considérait, à la différence de Diderot et de Voltaire, comme « *un esprit lucide, puissant, et d'inspiration vraiment chrétienne (...)* » Elle pensait surtout au *Contrat social*. En 1940, dans un texte nommé « Note sur la suppression générale des partis politiques », Simone Weil écrit :

« *Quelques chapitres mis à part, peu de livres sont beaux, forts, lucides et clairs comme Le Contrat Social. On dit que peu de livres ont eu autant d'influence. Mais en fait tout s'est passé et se passe encore comme s'il n'avait jamais été lu. Rousseau partait de deux évidences. L'une, que la raison discerne et choisit la justice et l'utilité innocente, et que tout crime a pour mobile la passion. L'autre, que la raison est identique chez tous les hommes, au lieu que les passions, le plus souvent, diffèrent. Par suite si, sur un problème général, chacun réfléchit tout seul et exprime une opinion, et si ensuite les opinions sont comparées entre elles, probablement elles coïncideront par la partie juste et raisonnable de chacune et différeront par les injustices et les erreurs. La vérité est une. La justice est une. Les erreurs et les injustices sont indéfiniment variables. Ainsi les hommes convergent dans le juste et le vrai, au lieu que le mensonge et le crime les font indéfiniment diverger (...) Il est tout à fait évident que le raisonnement de Rousseau tombe dès qu'il y a passion collective. Rousseau le savait bien.* »

Rousseau le savait si bien, du reste, qu'il voulait réécrire le *Contrat social*. Il estimait qu'il n'avait pas réussi à y décrire ce qui permettrait la victoire de la volonté générale face à la somme des égoïsmes individuels, excités par les passions collectives. Une question pertinente, et rendue encore plus pertinente aujourd'hui par la présence des médias. On devrait d'ailleurs relire son opposition aux spectacles dans la *Lettre à d'Alembert* comme une prémonition du rôle de la

télévision dans l'alinéation des êtres humains, excités par des médiateurs qui les enchaînent à des passions égoïstes et leur font perdre la notion d'intérêt général.

C'est que Rousseau semble ne pas vivre dans la même temporalité que les gens de son époque. Rousseau est voyant. Il voit même un peu trop loin. On pourrait même relire son opposition aux spectacles dans la *Lettre à d'Alembert* comme une prémonition du rôle de la télévision dans l'alinéation des êtres humains, excités par des spectacles qui les plongent dans des passions égoïstes qui leur font perdre la notion d'intérêt général.

Dans un des derniers chapitres du *Contrat social*, Rousseau esquisse également une définition de la « religion de l'homme » encore une fois extrêmement proche de celle des Sans Roi :

« Sans temples, sans autels, sans rites, bornée au culte purement intérieur du dieu suprême et aux devoirs éternels de la morale (...) pure et simple religion de l'Évangile (...) Par cette religion sainte, sublime, véritable, les hommes, enfants du même Dieu, se reconnaissent tous pour frères, et la société qui les unit ne se dissout pas même à la mort. »

Sans surprise, *L'Émile* et *Du contrat social* sont condamnés. En France et à Genève. En France, *L'Émile* est condamné par le Parlement de Paris et la faculté de théologie. Ainsi, le 9 juin :

« La Cour ordonne que ledit livre imprimé sera lacéré et brûlé en la cour du Palais et ordonne que le nommé Jean-Jacques Rousseau sera pris et appréhendé au corps et amené ès prisons de la Conciergerie du Palais. »

Oui, on veut le mettre en prison. À Genève, Rousseau est condamné par le Petit Conseil le 18 juin 1762. Le Petit Conseil, c'est l'organisme qui dirige Genève. D'apparence démocratique, il est en réalité oligarchique depuis Calvin. C'est un conseil composé d'une vingtaine de membres élus par cooptation. Le Petit Conseil considère les deux livres scandaleux et impies parce qu'ils contiennent « *des maximes dangereuses, et par rapport à la religion, et par rapport au gouvernement* » :

« Ces deux livres doivent être sans retard saisis et brûlés, et, au cas que le sieur Rousseau vienne à Genève, il sera appréhendé. »

Oui, là encore, la prison. A minima. Ces deux condamnations et menaces très concrètes vont contraindre Rousseau à une vie d'errance. Il se réfugie d'abord à Yverdon, qui dépend de Berne. Mais Berne suit la condamnation de Genève et décide de l'expulser. Puis Rousseau se rend à Môtiers, dans la principauté de Neuchâtel, qui relève alors du roi de Prusse, Frédéric II. Voltaire prend tout ça en apparence de haut :

« *Le Contrat social a été brûlé à Genève dans le même bûcher que le fade roman d'Émile, écrit-il à Damilaville le 23 juin 1762. (Il) n'est remarquable que par quelques injures dites grossièrement aux rois et par quatre pages insipides contre la religion chrétienne.* »

Mais le 12 mai 1763, Rousseau décide de renoncer publiquement à la citoyenneté genevoise. Et cette décision est comme une « *mèche allumée sous le baril de poudre des dissensions politiques* » écrit Frédéric Eigeldinger. En effet, Rousseau est une personnalité publique importante. Et sa déclaration ouvre une brèche où des citoyens de Genève se glissent pour contester l'autorité du Petit Conseil, et demander à participer à la vie de la cité. Voltaire, qui copine avec des membres du Petit Conseil, pense sans doute que le moment est opportun pour frapper, et frapper fort. Il publie alors anonymement *Le Sentiment des citoyens*. Un libelle où ce chantre de la tolérance – et antichrétien carabiné – prend soudain la défense de la religion contre Rousseau, qu'il présente alors comme un danger pour la ville de Genève.

« *Ce triste sire s'en prend à la religion chrétienne, peut-on lire dans Le Sentiment des citoyens, insulte Jésus-Christ, offense de dignes pasteurs et met sa patrie au bord de la guerre civile (...) La démence ne peut plus servir d'excuse quand elle fait commettre des crimes (...) La tolérance qui est une vertu serait alors un vice.* »

Et le texte s'achève par une demande de mise à mort. Carrément :

« *Il faut lui apprendre que si on châtie légèrement un romancier impie, on punit capitalement un vil séditionnaire.* »

Rousseau est naïf. Il attribue ce pamphlet anonyme à un pasteur suisse, Jacob Vernes. À aucun moment, il ne va soupçonner Voltaire. Malgré leur opposition intellectuelle, son admiration de jeunesse pour le vieux salaud l'aveugle. Il ne peut pas l'imaginer désirer, et même exiger sa mort.

« *Quel est l'homme assez dépourvu de goût et de sens pour attribuer de pareils écrits à M. de Voltaire, à la plume la plus élégante de son siècle ?* écrit Rousseau à Milord Maréchal. *M. de Voltaire aurait-il employé six pages d'une pièce qui en contient huit à parler des ministres de Genève et à tracasser sur l'orthodoxie ? M'aurait-il reproché d'avoir mêlé l'irreligion à mes romans ?* »

C'est dingue, non ? Certains ont dit que Rousseau est alors ironique, et qu'il sait très bien qu'il s'agit de Voltaire. Je ne le crois absolument pas. Tout d'abord, parce que Rousseau, à la différence de Voltaire, ne pratique pas l'ironie. C'est pas son truc. Mais surtout : parce qu'il ne va pas en démordre jusqu'à la fin de sa vie. Je pense que Rousseau ne pouvait pas imaginer qu'un antichrétien comme Voltaire lui reproche de ne pas respecter la religion. Il ne pouvait pas concevoir une telle duplicité, surtout de la part d'un homme qu'il avait jadis admiré.

Pourtant d'Alembert, encore lui, voit clair dans le jeu de leur grand-homme. Il trouve encore une fois que Voltaire use de procédés indignes de lui et le lui reproche. Toujours aussi courageux, Voltaire prétend alors qu'il n'est pas l'auteur du pamphlet. Et Pinocchio de s'indigner auprès de d'Alembert :

« Quelle horreur ! Quelle abomination ! Mon cher frère, il y a donc en effet des diables ! Comment peut-on imaginer une telle absurdité ! »

Et de profiter de la confusion de Rousseau lui-même pour noyer ses correspondants sous les *fake news* :

« J'ai fait chercher hier dans Genève la brochure dont vous m'avez parlé, écrit-il à Damilaville, on dit que ce n'est qu'une seule feuille, et qui a été oubliée presque en naissant, qu'on attribue à un ministre nommé Vernes ou Vernet (...) Je serais assurément bien fâché d'avoir la moindre part à toutes ces tracasseries. »

Wow. On pourrait s'y méprendre, et commencer à douter. Et du reste quelques fanboys de Voltaire continuent à regarder ailleurs tant cet épisode n'est pas à la gloire de leur grand-homme. Mais on a le témoignage du valet de Voltaire, son fidèle secrétaire Jean-Louis Wagnière, un homme plein d'admiration pour son maître, mais qui a admis la supercherie. Voltaire est bien l'auteur du *Sentiment des citoyens*. Et puis il n'y a pas besoin d'être Sherlock Holmes pour deviner la culpabilité de Voltaire derrière ses dénégations. Voltaire qui a passé sa vie à se dissimuler. Mais Voltaire qui écrit tout de même alors à son éditeur Gabriel Cramer :

« Il faut que (les conseillers du Petit Conseil) réduisent la canaille au silence en faisant connaître les endroits blasphématoires et séditeux, et qu'ensuite ils punissent, non pas un livre qu'on ne peut punir, mais un coquin digne des châtiments les plus sévères. »

Voltaire va même plus loin. Il adresse aux membres du Petit Conseil une note confidentielle qui leur propose une ligne de conduite à utiliser contre Rousseau. Dans celle-ci, il leur dresse la liste des principaux écrits de Rousseau susceptibles de condamnation en hérésie.

Ça, c'est en privé, et même en cachette. En public, dans une lettre à Mme de Luxembourg, il prend un tout autre ton :

« Je n'ai jamais parlé de M. Rousseau que pour le plaindre. Je fus très fâché que M. le marquis de Ximenes l'eût tourné en ridicule. »

Non, ça aussi, c'était toi, en fait, gros mytho.

Pauvre Rousseau, qui croira Voltaire innocent de telles horreurs.

Pauvre Rousseau pour qui les choses ne vont pas s'arranger, surtout. Le 1er septembre, le pasteur de Môtiers prononce au Temple un sermon contre lui qui excite les villageois. Résultat : ces derniers disposent sur le seuil de sa porte deux herses surmontés d'une grosse pierre de sorte que la pierre tombe sur Rousseau et le tue. Des faucheurs le menacent au fusil. On lapide sa maison. Pendant qu'il dort, on brise ses vitres par des jets de pierres. Rousseau doit continuer à fuir. Il se réfugie dans l'île Saint-Pierre, sur le lac de Biemme, d'où le gouvernement bernois l'expulse à son tour le 24 octobre 1765.



Portrait de David Hume, Allan Ramsay, 1766, Galeries nationales d'Ecosse.

Image DR

13) Angleterre

C'est alors que le philosophe écossais David Hume l'invite à venir vivre en Angleterre en janvier 1766. Sur le papier, ça semblait une bonne idée. Ça ne l'était pas. On a écrit des livres entiers sur l'affaire Hume-Rousseau. On pourrait consacrer une série complète à celle-ci tant elle est compliquée. Elle a surtout été compliquée par les tenants de l'hypothèse « Rousseau paranoïaque » et ceux de l'hypothèse « complot ». Je vais aller très vite, pardon. Tout commence par le fait que Hume demande pour Rousseau une pension royale au roi Georges III. Et Rousseau, quand il l'apprend, pète littéralement un câble. Il ne veut pas recevoir d'argent des puissants.

Et à partir de là, la querelle se complique, devient publique, s'enfle en polémique. Hume va se plaindre de l'ingratitude ou de la folie de son invité à ses interlocuteurs français, les « philosophes des Lumières ».

Il va aussi les informer du fait que Rousseau a commencé en Angleterre à rédiger un texte autobiographique : *Les Confessions*. Alors, là, ça ne rigole plus. Voltaire s'empresse d'écrire à ce sujet à Hume, dès le 14 octobre. Et, comme c'est un menteur pathologique, il lui débite ses délires sur des pages et des pages :

« Il s'était imaginé que j'avais conspiré contre lui avec le conseil de Genève, pour faire décréter sa propre personne de prise de corps et ensuite avec le conseil de Berne pour le faire chasser de la Suisse. »

Et Diderot, le vieil ami Diderot, qui n'en pensait pas moins mais se tenait encore à distance, écrit lui aussi à Hume, au sujet des *Confessions* annoncées :

« Je redoute le moment où cet homme qui aime tant le bruit, qui connaît si peu les égards, qui a été lié si intimement avec une infinité de gens, publiera un pareil ouvrage, surtout avec l'art qu'il a de flétrir adroitement, d'obscurcir, d'altérer (...) »

Et Diderot écrit aussi à un certain Falconnet :

« Rousseau, Jean-Jacques Rousseau (...) le plus intime et le plus ancien de mes amis, par une perfidie aussi cruelle que lâche, se sert de l'aveu même des services de toute espèce que je lui ai rendu pendant un intervalle de vingt ans, pour accréditer aux yeux du public des noirceurs dont il m'accuse contre le témoignage de sa conscience (...) Plus lâche encore que cruel, il sait que je garderai le silence. »

Spoiler : Non, Diderot ne gardera pas le silence. Et pourtant, ça eut mieux valu.



Portrait de Jean-Jacques Rousseau, Georg Friedrich Meyer, 1776.

Image DR

14) Dernières années

Rousseau quitte l'Angleterre seize mois après être arrivé, en mai 1767. Il regagne d'abord la France sous un faux nom, passe par Amiens, séjourne à Lyon, puis il aboutit à Paris avec Thérèse, à l'hôtel Saint-Esprit, rue Plâtrière. De plus en plus pauvre, il refuse toujours toute aide, même pour se loger, et continue à faire copiste de musique. Il va copier plus de 11000 pages de partitions musicales en sept ans.

Huit ans se sont écoulés depuis le décret de « prise de corps » du Parlement. À Paris, on estime désormais que, s'il ne fait pas trop de bruit, Rousseau peut circuler librement sans être arrêté. Alors il se promène beaucoup dans Paris. Et les gens s'arrêtent, le reconnaissent. Quand il va jouer aux échecs place du Palais-Royal, une foule se réunit pour le contempler. Rousseau est devenu une figure populaire.

Voltaire, toujours en exil à Ferney, voit ça de loin et n'en peut plus. Il va craquer.

« *Il est plaisant, écrit-il le 11 juillet, qu'un garçon horloger avec un décret de prise de corps soit à Paris, et que je n'y sois pas.* »

Il est surtout plaisant que ce soit une figure populaire, et pas toi.

Il existe encore des gens pour admirer ce type ? Oui : Rousseau. Quand il apprend qu'une souscription est ouverte pour élever à Voltaire une statue, Rousseau tient à envoyer *lui aussi* deux louis à M. de la Tourette, en le priant de les faire parvenir à d'Alembert. Pas par ironie. Par fidélité à ses admirations de jeunesse. Est-ce que cela ferait *un peu* plaisir à Voltaire ? Pas du tout. Ça le rend dingue, même, que le gueux puisse contribuer à son hommage. Il essaie de faire annuler sa contribution, prétend que la statue étant française, on n'admet pas les dons des étrangers. Il les prend vraiment pour des jambons. L'un des principaux contributeurs est Frédéric II.

Dans son petit hôtel de la rue Plâtrière, Rousseau reçoit des visiteurs de marque, mais il ne change rien à ses habitudes. Le prince de Ligne qui vient le visiter à l'Hôtel Saint-Esprit n'en revient pas :

« *Après un silence de vénération, en regardant entre les deux yeux l'auteur de La Nouvelle Héloïse, je quittai le galetas, séjour des rats, mais sanctuaire du génie.* »

C'est une superstar. Mais une superstar qui a le sens des autres. Comme John Lennon. Ou Marvin Gaye quand il publie le disque *What's Goin' On* en 1971.

C'est un homme qu'on sait n'être pas parfait, loin de là. Mais qui ne se satisfait pas de sa gloire personnelle, et qui a fait le rêve d'un monde meilleur pour ses frères humains. Un homme qui veut transformer le monde mais qui sait que cela passera également par une discipline individuelle. Un engagement extérieur et intérieur, et l'un ne peut pas aller sans l'autre. Sans une connaissance de soi-même, une reconnaissance de ses défauts, et un travail sur soi-même pour s'affranchir de ses passions égoïstes.

Rousseau organise des lectures de la première partie des *Confessions* devant un public choisi de jeunes admirateurs. Les séances peuvent durer jusqu'à dix-huit heures, de neuf heures du matin jusqu'à trois heures après minuit. La voix de Rousseau ne faiblissant pas un instant, lisant ses *Confessions* et prenant ses auditeurs à témoin.

Mais c'est sans compter une vieille copine. Une vieille ex-copine plutôt, et qui copine désormais avec les flics : Madame d'Épinay, la dame qui lui avait prêté L'Ermitage, qui ne sait pas ce que contiennent *Les Confessions* mais qui est persuadée qu'elle en sera une des cibles. Madame d'Épinay réussit à faire interdire ces séances privées de lecture des *Confessions* par son ami le lieutenant de police.

Les Confessions, rédigées par Rousseau entre 1765 et 1770, seront publiées après sa mort, en 1782 et 1789.

« *Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur, y écrit Rousseau. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi.* »

Et c'est vrai. Rousseau s'y met à nu, complètement. C'est du jamais vu. Dans *Les Confessions*, il écrit tout ce que d'ordinaire on cache : ses premiers émois sexuels, ses traumatismes, ses fautes. Mais aussi ses hontes et son ridicule. Parce que, comme il dit :

« *Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule et honteux.* »

Pour se justifier aux yeux du monde des crimes dont on l'accuse, Rousseau écrit ensuite les dialogues *Rousseau juge de Jean-Jacques* de 1772 à 1775.

Le 24 octobre 1776, alors qu'il allait se balader du côté de Ménilmontant, Rousseau fait une très mauvaise chute. Il essaie d'éviter un gros chien, saute et s'explode littéralement contre les pavés de la rue. Il en ressort la lèvre supérieure fendue, crachant le sang, quatre dents enfoncées, le visage enflé couvert d'ecchymoses, les pouces et le bras gauche foulés, les genoux gonflés. Groggy, il rentre quand même chez lui à pied. Ça ne s'arrange pas. Mais il commence un dernier livre, le plus beau de tous : *Les Rêveries du promeneur solitaire*, écrites entre 1776 et 1778, restées inachevées. Publication posthume en 1782.

L'écriture de Rousseau a alors changé. Elle n'en est pas moins belle, elle est toujours aussi musicale, mais elle est beaucoup plus sombre. Ses textes deviennent inquiets, remplis de craintes et de suspicions :

« Les planchers sous lesquels je suis ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles ; environné d'espions et de surveillants malveillants et vigilants, inquiet et distrait, je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. Je sais que, malgré les barrières immenses qu'on entasse sans cesse autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure. »

En mars 1777, Louis XV est mort depuis trois ans. Voltaire revient à Paris. Il ne revient pas comme Rousseau dans des chambres de misère. Il revient en triomphateur, en César des lettres. Il est vêtu comme sous la Régence, la tête coiffée d'une immense perruque surmontée d'un bonnet rouge. Alors qu'on joue sa dernière pièce, Irène, en présence de Marie-Antoinette et de toute sa cour – pièce sans intérêt qu'on a complètement oubliée depuis, évidemment – un acteur place une couronne de lauriers sur la tête de Voltaire.

Et Rousseau l'admire toujours. Naïf Rousseau. À un de ses amis qui vient le voir, alors qu'il part et dit qu'il va « chez Voltaire », Rousseau lui sourit et lui dit : « *Que vous êtes heureux, vous allez passer d'agréables moments.* » C'est à pleurer de tristesse.

En 1778, un *superfan* de Rousseau, le marquis René de Girardin offre à celui-ci l'hospitalité dans un pavillon du château d'Ermenonville. Évidemment Rousseau hésite un maximum. Mais le médecin de sa femme insiste beaucoup pour qu'ils y aillent. Ça leur ferait du bien. Rousseau y va en observateur, et tombe amoureux du grand jardin dont Girardin s'occupe avec passion depuis des années. Alors Thérèse et lui s'y installent et, à Ermenonville, Rousseau apprend la mort de Voltaire, le 30 mai 1778. Il est sincèrement triste. Girardin est très surpris (nous pas, hélas) :

« C'est que mon existence était attachée à la sienne, lui répond Rousseau. Il est mort, je ne tarderai pas à le suivre. »

Le pire, c'est que c'est vrai. Rousseau meurt un mois plus tard, le 2 juillet, après une longue balade, à l'heure du déjeuner, d'un accident vasculaire cérébral. Il avait 66 ans. Il est inhumé le 4 juillet 1778 dans un cercueil dans l'île des Peupliers du jardin de la propriété. Cette île des Peupliers, Gérard de Nerval ira la voir. Il en décrira la vision dans « Sylvie », dans *Les Filles du Feu*, publié en 1854.

« O sage ! tu nous avais donné le lait des forts, et nous étions trop faibles pour qu'il pût nous profiter. Nous avons oublié tes leçons, que savaient nos pères, et nous avons perdu le sens de ta parole dernier écho des sagesse antiques. Pourtant ne désespérons pas (...) Voici les peupliers de l'île, et la tombe de Rousseau vide de ses cendres. »

En effet, la tombe était vide.



Portrait de Denis Diderot, Dimitri Gregoriovitch Levitzky, 1773, musée d'Art et d'Histoire de Genève.

Image DR

15) Le complot contre Rousseau

Le complot contre Rousseau – si l'on veut – fut surtout le combat d'un homme, Voltaire, même si sa persécution fut celle d'une multitude, française et suisse. Une chasse à l'homme qui perdurera dans sa postérité.

Ses anciens amis feront, après sa mort, des choses indignes. Diderot en particulier. Dès la fin 1778, moins de six mois après la mort de Rousseau, Diderot publie *l'Essai sur la vie de Sénèque* où il ne tient pas sa promesse de garder le silence et commence à prévenir l'opinion contre ce que son ex-ami a pu écrire sur lui dans *Les Confessions*. Sénèque est un dramaturge et philosophe latin du Ier siècle, certes génial, mais qui s'est salement compromis en tenant le poste de conseiller d'État sous le règne de Néron. À travers sa défense, le vieux Diderot essaie d'organiser la sienne. Sénèque est « *le philosophe derrière lequel je me tiens caché* » écrit-il. Pas très bien caché.

Diderot avait engueulé Rousseau parce qu'il n'avait pas accepté la pension de Louis XV. Il suppose que cela va lui revenir dans la gueule, de même que l'argent que lui-même recevait de Catherine II de Russie depuis 1765, et à qui il écrivait :

« *Grande Princesse, je me prosterne à vos pieds, je tends mes deux bras vers vous.* »

« *Sénèque devant Néron, Diderot devant Catherine ont fait de leur mieux pour les amener à changer*, écrit le philologue et historien de la littérature Raymond Trousson. *Peut-on en demander davantage à l'homme de bien ?* »

Oui, d'être moins con. Catherine II de Russie, comme Frédéric II de Prusse, était intéressée par les idées des Lumières, c'est vrai. Est-ce que son intérêt pour les sciences ou la philosophie a entraîné une amélioration de la vie de ses sujets ? Non. Absolument pas.

Passe encore que Voltaire, qui méprise le peuple et n'aime que les puissants, ait pu rêver d'un « *despote éclairé* » qui n'a jamais existé que dans sa tête. Mais Diderot, partisan d'une monarchie limitée, croyait-il vraiment dans son pouvoir de faire changer une autocrate comme Catherine II ? Lui qui écrivait à Sophie Volland :

« *C'est l'âme de César, avec toutes les séductions de Cléopâtre.* »

Dans la deuxième version de son *Essai sur la vie de Sénèque, Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, Diderot attaque l'idée qu'un philosophe soit supposé donner l'exemple.

« *Que nous importe la contradiction vraie ou fausse de la conduite de Sénèque avec sa morale ? Tâchons d'en user à son égard comme avec tous les autres précepteurs du genre humain : faisons ce qu'ils nous disent sans trop nous soucier de ce qu'ils font.* »

C'est cocasse. Ensuite, il défend une sorte de politique du moindre mal, qui se distingue difficilement de la collaboration pure et simple :

« *Il était utile d'y rester pour l'Empire, pour la famille de Sénèque, pour ses amis, pour nombre de bons citoyens. (Démissionner de son poste reviendrait à faire) que la vertu demeure sans protecteur et que la scélératesse s'exerce sans obstacle.* »

Enfin, il conclut par notre impossibilité de nous mettre à sa place et de juger sa conduite.

Pire, cette défense indirecte assez transparente de lui-même est mêlée de références directes à Rousseau et à ses attaques présumées.

Diderot va jusqu'à reprocher, sans avoir encore pu mettre le nez dans *Les Confessions*, la stratégie supposée de celui qui fut son ami, de se peindre lui-même « *de couleurs odieuses* » « *pour donner quelque vraisemblance à ses injustes et cruelles imputations* ».

Mais qu'en a-t-il à foutre pépé Diderot, tout prêt de casser sa pipe, ce qu'il va faire quatre ans plus tard ? Il en a à foutre qu'il ne croit pas à la vie après la mort, certes. Mais il croit à la postérité. Il tient ferme à sa gloire posthume :

« *La postérité pour le philosophe, c'est l'autre monde de l'homme religieux (...) Que Jean-Jacques dédaigne autant qu'il lui plaira le jugement de la postérité, mais qu'il ne suppose pas ce mépris chez les autres.* »

Diderot peut se rassurer. Il trouvera toujours des gens pour défendre les compromissions des grands-hommes et pour détester l'intégrité de Rousseau. Et les accusateurs se multiplieront après sa mort. Comme le dira Jean Starobinski, ils le tiendront « *coupable de tous les désastres politiques et moraux qu'ils voyaient survenir dans le monde moderne.* »

Deux exemples, qu'on considère habituellement comme appartenant à des bords politiques opposés. Charles Maurras, le chefaillon de *L'Action Française*, d'abord. Philippe Val, ensuite, le manipulateur sinistre qui dirigea le faux *Charlie* des années 1990-2000. L'extrême droite royaliste et catholique, raciste et antisémite, et la « gauche républicaine ». Oui, leur opposition politique est plus apparente que profonde.

« Je hais, écrit M. Maurras, le mal (que Rousseau) a fait à la France et au genre humain, le désordre qu'il a apporté en tout et, spécialement, dans l'esprit, le goût, les idées, les mœurs et la politique de mon pays (...) Folie, sauvagerie, crime, l'aventurier nourri de révolte hébraïque appela cela vertu (...) Comme l'avait bien vu Voltaire, éclairé par le génie antisémite de l'Occident, la France avait envie d'aller à quatre pattes et de manger du foin. Elle y alla. Elle en mangea. Ces appétits contre nature se gavèrent selon Rousseau. »

En ce qui concerne le « *génie antisémite* » qui inspire Voltaire, à défaut du substantif, on peut au moins souscrire à l'adjectif dépeignant celui qui écrit des juifs :

« Leur gloire est de mettre à feu et à sang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards et les enfants ; ils ne réservent que les filles nubiles ; ils assassinent leurs maîtres quand ils sont esclaves ; ils ne savent jamais pardonner quand ils sont vainqueurs : ils sont ennemis du genre humain. »

Oui, c'est du Voltaire. Et aujourd'hui Voltaire n'a pas de plus grand fan, au point d'appeler son zombie à la rescousse pour sauver le pays – que Philippe Val, qui, en revanche, fait de l'auteur du Contrat social le responsable de tous nos malheurs :

« Rousseau a développé un concept qui n'a pas fini d'entraver toute réflexion tentée de s'y opposer. Il s'agit de l'égalité. Cette idée, prise dans son acception rousseauiste, et qui est encore au cœur de la plupart des discours politiques d'extrême gauche, d'extrême droite, des fondamentalistes religieux et de toutes les rhétoriques démagogiques, possède la vertu magique du sacré, de l'indiscutable, du tabou. Celui qui est contre cette conception de l'égalité est forcément un salaud – l'équivalent d'un apostat (...) La pensée et la vie de Rousseau sont un programme. C'est l'empreinte génétique d'une pensée « sociale » qui sera toujours l'ennemie jurée de l'autre famille progressiste, celle qui défend les libertés individuelles et la démocratie représentative (...) La conséquence du triomphe de la pensée rousseauiste chez tous les révolutionnaires des deux siècles suivants s'est chiffrée en millions de morts. Il a formalisé une pensée politique victimaire qui autorise tout à celui est classé dans les opprimés et rien à celui qu'il range parmi les oppresseurs. »

Cette alliance objective Maurras-Val n'est pas si surprenante. Ce que les deux compères reprochent à Rousseau, *in fine*, c'est deux idées.

Deux idées qui sont dans la continuation, sous un mode philosophique et politique, de la vision spirituelle des Sans Roi.

L'idée que l'inégalité humaine est une construction... humaine. Elle n'est pas fatale. Elle n'est pas inévitable. Elle n'est certainement pas divine.

Et l'idée que la démocratie directe est un régime politique... souhaitable, et même raisonnable.

Et la conséquence de ce geste philosophique, c'est le basculement de tout un monde. Le Rêve de Rousseau a donné naissance à la Révolution. Maurras, toujours mécontent, dit :

« Rousseau a été, selon nous, la cause formelle de la Révolution (...) excitant les petits, stupéfiant et endormant les grands, donnant à l'attaque révolutionnaire des forces, à la défense traditionnelle de la faiblesse. »

Et ça m'arrache la gueule de l'admettre, mais là, il n'a pas tort.

« Le tombeau de Jean-Jacques, visité par ceux qui, de toutes les nations, ont lu ses ouvrages, est maintenant un monument sacré. »

Tout le monde s'y rend. Des révolutionnaires, comme Anacharsis Cloots, futur président des Jacobins, qui y va en 1783. Dans la tabatière de Jean-Jacques, Cloots colle un petit papier avec les mots :

« Mes doigts ont touché cette boîte. Mon cœur en a tressailli et mon âme est devenue plus pure. »

Mais même Marie-Antoinette se rend à Ermenonville en juin 1780. Les cendres de Rousseau n'y resteront pas longtemps. L'admirateur de Rabelais, Pierre-Louis Ginguené, rédigea une pétition en août 1791 qui allait conduire au transfert des cendres de Rousseau au Panthéon. Pourquoi ? Parce que Voltaire y était déjà, et Ginguené considérait que c'était scandaleux que Rousseau n'y soit pas. Ça se voulait un hommage, et c'est une insulte. Lui qui aimait la solitude, on l'a installé, pour toujours, face à son persécuteur. Aujourd'hui, il faudrait libérer les cendres de Rousseau du Panthéon et les ramener à Ermenonville. Sur son île des Peupliers.

Alors, il semblerait que le seul qui s'en soit vraiment ému est Marat. Oui : Jean-Paul Marat. Pour Marat, associer Voltaire et Rousseau, c'est *« faire outrage aux cendres de Jean-Jacques Rousseau »*. Il en accuse les auteurs de telles idées :

« Ils se flattent que le public abusé, voyant leurs plus insignes fripons dans la compagnie des hommes vertueux, les prendra eux-mêmes pour des gens de bien. »

Parce que Marat est bien entendu un hyper-rousseauiste. Mais celle qui tuera Marat, Charlotte Corday, est également une archi-fan de Rousseau. Tout le monde, alors, est rousseauiste. Tout le monde se réclame de Rousseau. Comme dit Raymond Trousson :

« En 1790-1792, plus personne n'est contre Rousseau, on est seulement plus ou moins fervent. »

Brissot, chef de file des Girondins :

« Les plus modérés l'ont traité de fou. J'ai le malheur d'aimer, d'adorer ce fou, et je partage ce malheur avec une foule d'âmes sensibles et vertueuses. »

Barrère, membre du Comité de Salut public :

« O Jean-Jacques ! tout être vertueux et sensible te reconnaîtra pour son maître et modèle »

Et, bien sûr, Robespierre. Robespierre qui, dans un discours prononcé à la Convention le 18 floréal de l'an II, a si bien dit des Philosophes des Lumières et de *L'Encyclopédie* :

« Cette secte, en matière de politique, resta toujours au-dessous des droits du peuple. Ses coryphées déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les despotes ; ils faisaient tantôt des livres contre la cour, et tantôt des dédicaces au roi (...) Ils étaient fiers dans leurs écrits, rampants dans les antichambres. »

Le même Robespierre exemptera évidemment Rousseau de sa critique lucide :

« Homme divin ! Tu m'as appris à me connaître (...) Le vieil édifice s'est écroulé, le portique d'un édifice nouveau s'est élevé sur ses décombres et, grâce à toi, j'y ai apporté ma pierre. Reçois donc mon hommage, tout faible qu'il est (...) Heureux si, dans la périlleuse carrière qu'une révolution inouïe vient d'ouvrir devant nous, je reste constamment fidèle aux inspirations que j'ai puisées dans tes écrits. »

La Révolution est impensable sans le rêve de Rousseau. Elle en est sa conséquence.

Et son autre conséquence, c'est la poésie.

Pas la poésie comme passe-temps ou jeu de cour. La poésie comme expression prophétique porteuse d'une spiritualité révolutionnaire. La poésie comme reprise et continuation de la tradition des Sans Roi. Celle de Nerval, de Lautréamont, de Rimbaud. On trouvera cette intuition centrale chez le plus grand poète de langue allemande, Friedrich Hölderlin. Ainsi, en 1801, dans l'hymne « Le Rhin » :

« Maintenant, c'est aux demi-dieux que je songe
« Et il faut qu'une connaissance me soit donnée
« De ces êtres sans prix, puisque leur vie
« Fait battre si souvent mon cœur plein de désir
« Mais celui qui comme toi reçut en partage, ô Rousseau,
« Une âme qui ne peut être soumise, une âme
« De très profond support
« Cette justesse de sens
« Et ce don si doux de savoir entendre et de parler
« Pareil au dieu du vin, avec une plénitude sacrée
« Et le désordre d'un divin délire, de telle
« Sorte qu'il rende intelligible aux gens de cœur

« *Le langage des êtres les plus purs, mais frappe*
« *Les sans-respect d'un juste aveuglement, les esclaves*
« *Profanateurs – cet inconnu, quel nom lui donnerai-je ?* »

Et ce sera également résumé de façon fulgurante par André Breton :

« *Rousseau : je me dis même que c'est sur cette branche – pour moi la première jetée à hauteur d'homme – que la poésie a pu fleurir.* »

Il y a un extraordinaire de l'extraordinaire, dans ces vers de Hölderlin, c'est que l'hymne dont il fait partie fera l'objet d'un séminaire de Martin Heidegger, au cours du semestre d'hiver 1934-1935, mettant pour la première fois Hölderlin au programme de son enseignement. Pas un grand démocrate, c'est le moins qu'on puisse dire, il le fera en demandant explicitement de *ne pas tenir compte de la référence à Rousseau*, certes absente des premières versions du poème : « *L'interprétation originale de la strophe doit donc être débarrassé de la référence à Rousseau.* » Lorsqu'une référence déplaît, on passe à une version antérieure d'un texte où elle n'apparaît pas. C'est un tour de bonneteau bien pratique pour séparer Hölderlin de sa dimension révolutionnaire. Mais ce petit jeu de passe-passe est déjà prophétisé par le poème de Hölderlin lui-même, comme s'il avait lui-même frappé son commentateur d'aveuglement. Rousseau s'exprimant, selon Hölderlin :

« (...) *de telle sorte qu'il rende intelligible aux gens de cœur le langage des êtres les plus purs, mais frappe les sans-respect d'un juste aveuglement.* »

À partir de Jésus, de Marie-Madeleine et des Sans Roi, d'abord, à partir de Jean-Jacques Rousseau ensuite, la spiritualité révolutionnaire a pu naître, parce que la véritable politique et la véritable poésie également ont pu naître.

Comme le dit Hölderlin, bien des hommes ont été aveuglés, oui. Les sans-respect, les esclaves profanateurs. Dans le langage de Rousseau : ceux que les intérêts privés aveuglent. Ceux que l'envie, l'avarice et l'ambition ont rendu méchants.

Mais les révolutionnaires et les poètes seront sensibles à son langage. Le langage de l'insoumission individuelle et de la volonté générale. Le langage de l'égalité pour tous et de l'intransigeance vis-à-vis de soi-même. Le langage de la religion du cœur et de la démocratie directe.

Le langage des Sans Roi et l'action des sans-culottes.

Le langage de la Révolution. Celle d'hier. Celle d'aujourd'hui. Celle de demain.

Source :

<https://www.blast-info.fr/articles/2025/rousseau-la-revolution-arrive-malgre-le-complot-de-voltaire-12-xYOhIgsVS--NBKOuxa-MeA>